

NOTRE-DAME DE FRIBOURG

N° 7 avril 1995

Nouvelles de la Basilique



*Conseil de Fondation
de la Basilique Notre-Dame, à Fribourg*

- Président: Raphaël **Barras**, rue des Ecoles 3, 1700 Fribourg
- Trésorier: *Leo **Henzen**, route de Chamblieux 25,
1763 Granges-Paccot
- Secrétaire: André **Dougoud**, ch. des Eaux-Vives 33,
1752 Villars-sur-Glâne
- Membres: Mgr Peter **Späni**, recteur de la basilique,
rue des Chanoines 5, 1700 Fribourg
Rd Père Christophe **Stulz**, chancelier de l'Evêché,
Couvent des Cordeliers, rue de Morat 6,
1700 Fribourg
Roger **Anthonioz**, architecte, ch. des Rosiers 1,
1700 Fribourg

* = membres de la Commission financière

Rédaction: Professeur Alfred A. Schmid, Fribourg.

Imprimerie Saint-Paul, Fribourg

Chers Amis de Notre-Dame,

A l'occasion de ce premier Bulletin de 1995, je tiens tout d'abord à remercier tous ceux qui, année après année, don après don, ont permis de commencer les travaux de restauration de la façade de notre Basilique.

«Ce sont les petits ruisseaux qui font les grands fleuves» dit-on et c'est ce que nous constatons en voyant la multitude des dons qui, en s'additionnant, ont permis le démarrage des travaux.

Il est aussi vrai que plus il y a de ruisseaux, plus vite le fleuve s'enfle et, dans notre cas, plus vite la Basilique sera entièrement restaurée et moins elle coûtera...

Nous avons, au sein de l'Association, déjà multiplié les contacts pour faire connaître cette œuvre de restauration et nous allons évidemment continuer dans ce sens, mais si *chaque* personne qui reçoit ce bulletin pouvait faire l'effort de contacter et convaincre au moins *une seule autre personne* d'adhérer à l'Association et de participer ainsi à la reconstruction, l'effet serait exponentiel.

Par conséquent, je vous prie instamment de faire remplir et renvoyer par toute personne qui l'accepterait la carte réponse ci-jointe.

L'union fait la force et les 1600 membres de l'association font plus qu'un petit comité, fût-il de bonne volonté.

Que Notre-Dame bénisse tous ceux qui participent à la restauration de la Basilique dédiée a son nom.

Archiduc Rodolphe d'Autriche
Président

Avril 1995

Nous remercions M^{me} Marie-Thérèse Torche-Julmy, D^r ès lettres, historienne de l'art, de sa précieuse collaboration.

La couverture de la quatrième année de notre Bulletin montre un détail de la vue de Fribourg qui se trouve dans l'édition allemande de 1588 de la *Cosmographie* de Sebastian Münster (Bâle, p. 558s.). Le graveur inconnu s'appuie apparemment sur la vue de Hans Schäu-felin le Jeune, de 1543. La ville est vue du nord-est, la topographie paraît assez proche de la réalité.

La Collégiale Saint-Nicolas montre encore le chœur primitif, de la fin du XIII^e siècle, qui fut en grande partie démolie en 1627. Sur l'actuelle place Notre-Dame l'on reconnaît deux promeneurs solitaires, à droite apparaît le clocher de la Basilique. Plus haut s'élève l'ancien château sur la colline du Belsaix, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par le Collège Saint-Michel. La limite de la ville médiévale est marquée par la quatrième enceinte et la Tour Henri, dont les parties inférieures sont visibles.

Bibliographie: Alfred A. Schmid, *Freiburg in alten Ansichten*, 17 S., Freiburg 1969.

Crédit photographique

- Fig. 1 Saint Théodule. Statue en terre cuite, ici attribuée à Gylan Aetterli, début du XVI^e siècle (Jacques Thévoz)
- Fig. 2 Saint Théodule. Statue en bois, de Dominique Martinetti. 1788/89. *Recensement du Patrimoine religieux du Canton de Fribourg* (Aloys Lauper)
- Fig. 3 Torchère de l'Abbaye des maçons, de Jean Veillard, vers 1725. *Rédaction des Monuments d'art et d'histoire du Canton de Fribourg* (Jean Mülhauser)
-

Monseigneur Pierre Späni a 80 ans

Eh! oui, mais qui le dirait? C'est, en effet, le 24 mars que notre cher Recteur a fêté ce bel anniversaire. Que de fêtes, cher Monseigneur: l'an dernier, vous fêtiez vos 50 ans de prêtrise et cette année ce bel anniversaire. Autant d'heureuses occasions pour tous vos amis, les membres du Conseil de fondation, les membres de l'Association pour la restauration totale de la basilique, votre famille, de vous dire leur affection et de vous souhaiter un heureux anniversaire. Nous tous souhaitons que le bon Dieu vous accorde la santé et vous permette d'assurer longtemps encore votre ministère si apprécié à Notre-Dame.

Monseigneur Späni est né à Bâle, dont il est originaire, le 24 mars 1915. Après ses études de théologie et un doctorat en philosophie à l'Université de Fribourg, il est ordonné prêtre en 1944, en l'église du Collège Saint-Michel, par Monseigneur Marius Besson. Vicaire à Genève durant 3 ans, il consacre ensuite la plus grande partie de son ministère à l'œuvre de Saint-Justin, puis aux Œuvres pontificales missionnaires, dont il fut tour à tour Secrétaire général et Directeur. Depuis 11 ans, Monseigneur Späni fait bénéficier ses fidèles de Notre-Dame et les malades de Fribourg de son intelligence et de son cœur. Il n'oublie pas les pauvres et il est actif dans plusieurs organismes qui se vouent au service des déshérités du tiers monde. Que voilà un ministère richement consacré au service de l'Eglise et du peuple de Dieu!

Merci, cher Monseigneur, pour tout ce que vous faites et tout ce que vous donnez. Bon anniversaire et longue vie afin que vous puissiez voir terminer la restauration de la basilique, qui vous tient tant à cœur!

RB

L'Abbaye des Maçons et la Basilique de Notre-Dame

Les liens de l'Abbaye des Maçons avec la Basilique de Notre-Dame sont anciens et importants, car l'église abritait autrefois son autel. Nombre d'actes significatifs de la vie associative s'y déroulèrent, de la fête patronale aux multiples célébrations religieuses, sans oublier les enterrements de compagnons. Une statue de saint Théodule, son patron, conservée dans la chapelle du Rosaire, les deux élégantes torchères du chœur et d'autres objets déposés au Musée d'art et d'histoire de Fribourg rappellent, aujourd'hui encore, la présence de l'Abbaye dans le sanctuaire marial.

L'Abbaye, dont l'existence est attestée dès la fin du XIV^e siècle, regroupait à l'origine les Maçons et les tailleurs de pierre ainsi que les charpentiers. Au cours de la première moitié du XVI^e siècle, les premiers tentèrent de se séparer des charpentiers, dont les intérêts professionnels divergeaient des leurs. Ce sera chose faite en 1560, avec l'entrée en vigueur de statuts propres à l'Abbaye des maçons et tailleurs de pierre, qui aura ainsi une existence légale.

Les sources n'indiquent pas à quel moment l'Abbaye eut le droit d'ériger son autel à Notre-Dame. On sait par contre qu'en 1608, l'autel de Saint-André était à la fois propriété des Maçons et de la Fondation du Grand-Hôpital. Cette appartenance commune n'allait pas sans difficultés, les deux parties ayant depuis longtemps beaucoup de peine à assumer l'entretien de l'autel et la rémunération du chapelain. Un accord s'avérait indispensable pour remettre de l'ordre. Le Vicaire général du diocèse de Lausanne, Antoine de Montenach, fut chargé de rédiger un contrat. Celui-ci réglait l'entretien de la chapelle, notamment des murs, de la toiture et des vitraux, de l'autel et des ornements et objets qui s'y rattachaient, ainsi que d'un tombeau en bois servant à l'ensevelissement des maîtres et compagnons défunts.

La chapelle de Saint-André, détruite à l'occasion de la transformation de l'église en 1785, est visible sur le plan de 1772 dessiné par le géomètre Schueler. Elle s'ouvrait sur la première travée du collatéral nord. Lors de sa destruction en 1785, elle portait toujours le vocable de Saint-André, mais elle abritait également l'autel de Saint-Théodule, car les maçons avaient changé de patron et, dès 1654, c'était ce dernier qu'ils vénéraient. La raison de ce changement, qui s'était probablement effectué durant la première moitié du XVII^e siècle, n'apparaît pas dans les archives de l'Abbaye. Le choix du patronat de Saint-Théodule est lui aussi obscur, car cet évêque n'était généralement pas lié aux métiers de la construction.



Saint Théodule. Terre cuite. Gylvian Aetterli (?).

Un nouvel autel dédié à Saint-Théodule fut consacré en 1738 par l'évêque Claude-Antoine Duding. Son aspect et son importance ne sont pas connus. On ignore également quelle image de son patron y figurait, car la statue de saint Théodule en bois doré et argenté, conservée dans la chapelle du Rosaire, fut réalisée en 1788/89 seulement, soit un demi-siècle après la consécration de l'autel (fig. 2). Elle fait aujourd'hui le pendant à une statue de saint Blaise, patron des charpentiers. Selon le recensement du patrimoine religieux, ces deux statues ont été placées là, vers 1788/89, lors de la réunion des autels des maçons et des charpentiers à celui du Rosaire. Le saint, représenté avec sa crosse et son épée mais sans le diablotin traditionnel, est l'œuvre du sculpteur Dominique Martinetti.

Deux autres sculptures, déposées au Musée d'art et d'histoire de Fribourg, étaient autrefois situées dans l'église. La plus ancienne, une statue de saint Théodule en terre cuite, qui porte les inscriptions peintes de 1576, 1630 et 1775, serait – si ces dates sont celles de renouvellements de la polychromie – l'œuvre de Gylvian Aetterli, du début du XVI^e siècle (fig. 1). L'autre pièce, plus modeste, est un diablotin en bois portant la cloche de saint Théodule. Elle accompagnait une statue du saint, aujourd'hui disparue, qui se trouvait dans la sacristie. Sa datation est



Saint Théodule. Bois. Dominique Martinetti, 1788/89.

difficile. La première moitié du XVIII^e siècle pourrait être retenue comme probable.

Les deux torchères placées dans le chœur de l'église jouèrent un rôle non négligeable dans la vie de la corporation (fig. 3). Elles sont d'inspiration architectonique, affectant la forme d'une colonne lisse entourée de pampres de vigne. La partie haute de chacune est garnie de trois médaillons. La première torchère porte l'effigie de saint Théodule, accompagnée des armoiries des maçons reproduites sur deux écus; la seconde est décorée aux armes des Potiers de terre, des tuiliers et des paveurs, également membres de l'Abbaye. Datés habituellement du début du XVII^e siècle, ces objets sont en réalité plus récents. En effet, en 1725, le

sculpteur Veillard fut chargé par l'assemblée générale de confectionner de nouvelles torchères, les anciennes étant vermoulues. Sans doute s'agissait-il de celles qui sont conservées dans le chœur.

A l'origine, la torchère était un simple chandelier portatif utilisé lors de cérémonies religieuses. Sa forme se développa et elle devint un objet d'art représentatif du statut de son propriétaire. Son usage se répandit surtout dans les régions catholiques germaniques, avec pour frontière extrême, le Pays de Fribourg où elle fut l'apanage des seules corporations professionnelles et des confréries religieuses, dont elle symbolisait l'importance et la puissance économique.

Les torchères étaient utilisées lors de nombreuses cérémonies religieuses, notamment à la Fête-Dieu, où elles occupaient une place privilégiée devant le Saint-Sacrement, selon une ordonnance de 1425 qui précise la place réservée dans la procession aux corporations et à leurs luminaires. Il semble que l'on ne les sortait pas à l'occasion du jeu des Rois, car elles ne figurent pas sur les rares représentations iconographiques de cette manifestation. Le rôle de porteur de torchères n'était guère apprécié, sans doute à cause du poids des

objets, et les mentions de contraventions infligées pour refus de port sont nombreuses dans les procès-verbaux.

Dans les relations existant entre l'église de Notre-Dame et les maçons, on ne saurait oublier le Jeu des Rois, auquel participaient les Abbayes et qui se déroulait sur la place au sud du sanctuaire. Cet événement, qui revêtait à la fois une importance religieuse, militaire et populaire était une des fêtes les plus importantes de la ville et sa réputation allait, au XVII^e et au XVIII^e siècle, bien au-delà des frontières cantonales. L'Abbaye des Maçons y assumait chaque sept ans le «Royaume», c'est-à-dire le financement et la réalisation de la fête.

Au cours du XIX^e et du XX^e siècle, l'Abbaye, supprimée momentanément sous l'ancien régime et reconstituée dès 1803, a renoué partiellement ses anciens liens avec l'église de Notre-Dame, puisque la messe de la fête patronale de Saint-Théodule, puis celle de l'assemblée générale d'automne y fut plus ou moins régulièrement célébrée.

Bibliographie sommaire in: Torche-Julmy Marie-Thérèse et Foerster Hubert, *L'Abbaye des Maçons de Fribourg*, Fribourg, 1981. Voir également: *Recensement du Patrimoine religieux, Inventaire de la Basilique Notre-Dame*, Fribourg 1994.

Marie-Thérèse Torche-Julmy



Torchère de l'Abbaye des Maçons. Jean Veillard, vers 1725.

La Confrérie du Saint-Rosaire

Dans les deux derniers numéros de nos «Nouvelles de la Basilique», je vous ai présenté deux mouvements mariaux qui ont été fondés dans notre Basilique, et qui ont profondément influencé la vie religieuse de Fribourg. Même plus: nous avons constaté que la forme des congrégations mariales, telles que saint Pierre Canisius l'a créée dans notre Basilique, a été adoptée et conservée jusqu'à nos jours dans le monde entier.

Dans ce numéro, il sera question d'une confrérie qui montre que Fribourg n'était pas seulement le point de départ de certaines idées, mais qu'au contraire elle était aussi ouverte à certains courants religieux universels. Je pense à la Confrérie du Saint-Rosaire qui représente sans doute le mouvement spirituel le plus important dont le siège se trouve dans notre Basilique.

Mais avant de me pencher sur l'histoire de cette confrérie, je me permets de consacrer quelques réflexions à la prière du Rosaire en général, puisque cette forme de dévotion n'est souvent plus comprise, voire ouvertement rejetée même dans des milieux pratiquants. On y voit le danger d'attribuer une trop grande valeur à la récitation purement machinale d'une formule, alors que la prière devrait avant tout exprimer une conviction intérieure. Ce jugement se base sans doute sur un malentendu auquel – avouons-le – contribuaient et contribuent encore maintenant certaines «âmes trop pieuses».

Notons tout d'abord que des religions non chrétiennes aussi connaissent depuis de longs siècles des ficelles ou des chaînettes dans lesquelles on fait des nœux ou enfile des perles ou des grains, qu'on fait glisser entre les doigts en récitant des prières, soit pour en observer le juste nombre, soit pour obtenir même des effets magiques. C'est en Inde que leur usage est le plus répandu; on en trouve des témoignages déjà au premier siècle après Jésus-Christ. Sans entrer dans les détails, contentons-nous de la constatation qu'aussi bien l'hindouisme et le sivaïsme que le bouddhisme et le jainisme le connaissent et lui attribuent des rôles et des effets variés. Dans l'islam par contre, les milieux orthodoxes s'opposaient d'abord à l'introduction de cette coutume, et ce n'est qu'au neuvième siècle qu'elle s'y est établie. On voulait par là aider le fidèle à n'oublier aucun des 99 titres d'Allah. Depuis quelque temps, certains mouvements de réforme combattent cependant de nouveau résolument cette manière de prier. Que dire donc du Rosaire dans l'Eglise catholique? Lui aussi est une sorte de ficelle ou chaînette de prières, destiné à faciliter leur récitation. Le Rosaire se compose de 15 *Pater*, de 15 × 10 *Ave Maria* et de 15 *Gloire au Père*. Les quinze dizaines servent à méditer quinze événements de

l'œuvre rédemptrice de Notre Seigneur. La méditation de ces mystères est en général précédée de la récitation du Symbole des Apôtres et de trois *Ave* qui nous rappellent les trois vertus théologales.

A côté du Rosaire tout entier, on se limite souvent à en prendre seulement cinq dizaines en méditant cinq mystères. On parle alors du *chapelet*, nom qu'on donne aussi à cette chaînette de prières dont on se sert pour la récitation. Suivant les mystères qu'on choisit, on parle de *chapelet joyeux*, *chapelet douloureux* ou *chapelet glorieux*. Dans les pays de langue allemande, on a l'habitude d'intercaler le mystère respectif entre chaque *Ave*; dans les pays d'expression romanes par contre, on a l'habitude de le placer au début de chaque dizaine en faisant suivre les *Ave* sans interruption.

Pour compter les prières, on se sert d'une ficelle ou d'une chaînette, dans lesquelles on enfile 6 perles un peu plus grandes, 53 perles plus petites; au bout on attache une petite croix. La répétition de la même prière constitue une aide précieuse pour l'homme qui prie; elle lui permet d'approfondir ses sentiments sans se perdre dans l'infini et correspond donc parfaitement à notre nature humaine.

Il serait intéressant de suivre le développement du Rosaire depuis les premières salutations et invocations mariales jusqu'à sa forme définitive, encore en usage de nos jours; mais un tel exposé dépasserait le cadre de notre article. Retenons simplement que le nombre des mystères n'était primitivement pas partout le même et que c'est seulement depuis 1483 qu'il n'a pratiquement plus changé. Le 8 septembre 1475, le Prieur J. Sprenger fonda la première Confrérie du Rosaire dans l'église conventuelle des dominicains à Cologne; il se décida pour le chapelet des cinquante *Ave*. Son initiative correspondait sans doute au vœu de nombreux amis du Rosaire qui désiraient exprimer aussi en commun leurs remerciements et leurs demandes à la Sainte Vierge.

Ce que nous avons constaté jusqu'ici nous montre clairement, que saint Dominique n'a ni introduit la prière du Rosaire ni fondé les premières Confréries du Rosaire, comme on l'admettait longtemps, et comme certains fidèles le croient encore aujourd'hui. Certes, lui – et avec lui l'Ordre des dominicains – étaient toujours et restent encore de nos jours de fervents promoteurs du Rosaire par la parole et par la plume. Avec le temps, d'autres communautés religieuses se mettaient à répandre cette forme de dévotion mariale. Nous nous permettons de citer ici seulement l'exemple de saint Pierre Canisius, qui a exercé son ministère dans notre Basilique.

La victoire de Lépante, le 7 octobre 1571, donna un nouvel essor à la récitation du Rosaire. Dans une situation apparemment sans espoir, la flotte chrétienne infligea une défaite décisive à la flotte turque. Le saint pape Pie V qui avait invité la chrétienté d'une manière urgente à prier le chapelet, vit dans cet événement inattendu et mémorable un signe de la force de cette prière et introduisit pour sa commémoration la fête du Saint-Rosaire. Depuis

lors, on peut dire que tous les papes ont encouragé la récitation du Rosaire par des encycliques, par des appels et en y attachant de nombreuses faveurs spirituelles.

A la suite de l'extension que prenait cette forme de dévotion depuis 1571, il était normal que les fidèles de Fribourg veuillent avoir, eux aussi, leur Confrérie du Rosaire. Quoi de plus indiqué que d'en fonder une dans le sanctuaire dédié depuis des siècles à la Sainte Vierge, donc à la Basilique. Les dominicains, à qui était réservé le droit d'ériger ces confréries, n'avaient en ce temps-là aucune communauté à Fribourg. C'est pourquoi le général de l'ordre, en accord avec l'évêque de Lausanne, Jean de Watteville, attribua au Père Philippe Tanner d'Appenzell, Gardien des Capucins de Fribourg, la compétence de procéder à la fondation d'une telle confrérie. L'institution canonique eut lieu le 2 juillet 1617, et le Père Philippe en prit lui-même la direction. Mais déjà une année plus tard cette charge fut confiée au recteur de la Basilique, Dom Antoine Schuler, avec la précision qu'elle devrait être transmise plus tard à ses successeurs. Depuis cette date, le Recteur de la Basilique est en même temps le directeur de la Confrérie du Saint Rosaire de Fribourg.

Lors de la fondation de la confrérie, le local du rez-de-chaussée du clocher était inaccessible de la nef; l'entrée était murée et le local servait de débarras. En conséquence, le maître-autel devenait en même temps autel de la Confrérie du Rosaire. Dans le cadre de la grande restauration de 1785 (cf. n° 2 de nos *Nouvelles*, p. 5s.) on attribua à la Confrérie un autre autel qu'on plaça devant l'entrée murée du débarras. Conformément à une clause de l'accord du 14 juillet 1618, réglant la transmission des pouvoirs du directeur de la Confrérie au Recteur de la Basilique on fit peindre un tableau, représentant saint Dominique recevant le rosaire des mains de la Sainte Vierge. (Ce tableau se trouve actuellement en restauration; nous en parlerons en temps voulu.)

En l'an 1931, on procéda à la réouverture du clocher; le local du rez-de-chaussée fut transformé en chapelle du Saint-Rosaire et du Très Saint-Sacrement. Cette chapelle reçoit aujourd'hui encore de nombreux visiteurs, qui cherchent un moment de tranquillité et de recueillement. Il est vrai que dans cette petite chapelle règne une atmosphère qui invite particulièrement à la prière et à la méditation; nous y trouvons de nombreux témoignages précieux de la vie religieuse de Fribourg, qui gardent leur importance encore de nos jours. En partie, on les a déjà présentés dans nos *Nouvelles* précédentes (cf. n° 1, p. 5s. concernant la statue de la Vierge à l'enfant repoussée en argent, n° 2, p. 9s.; présentant le tableau de la bataille de Lépante et le triomphe du Rosaire). D'autres articles suivront. Le développement des dernières années et la situation actuelle seront traités dans le prochain numéro de nos *Nouvelles*.

Mgr P. Späni, Recteur